

YOURCENAR ET GIDE : PATERNITÉ OU PARRICIDE ?

par Carole ALLAMAND (Cornell University)

Parler de l'influence de Gide sur Yourcenar fait sourire. Le bon sens se méfie d'une notion si vague. Et même si le bon sens n'est pas son fort, le lecteur moderne ne peut que déplorer pareil recours à l'auteur. Celui de Yourcenar, enfin, dispose d'une arme supplémentaire *contre* cette question : la dénégation explicite de cette influence, répétée tout au long des préfaces et des entretiens accordés par cet écrivain.

Lorsque Gallimard acquiert les droits d'*Alexis ou le Traité du vain combat*, Marguerite Yourcenar s'attend à devoir apporter des retouches à ce texte de jeunesse, publié près de trente-cinq ans auparavant. Mais sa lecture en décide autrement. La lettre d'*Alexis* à Monique paraîtra donc inchangée, et ceci pour deux raisons. D'une part, l'extrême courtoisie de cet homme à l'endroit d'une épouse qu'il vient de quitter risque certes d'agacer une oreille de 1963, mais on ne peut s'en prendre à cette désuétude sans altérer fatalement la voix d'*Alexis*. En outre, le drame que constitue l'aveu de son homosexualité, lui, ne saurait vieillir. Aussi la détresse d'*Alexis* n'a-t-elle pas besoin d'une parole moderne pour être comprise.

Forte de ces remarques, Yourcenar peut alors poursuivre un exercice qui lui plaît. On a remarqué à quel point elle fut une préfacière prolifique^[1]. L'ensemble des marges dont elle a entouré ses textes, d'ailleurs, excède la taille d'un roman comme *Alexis*. La préface de ce dernier ne diffère pas des autres^[2], et se donne en

[1] Les préfaces de Yourcenar passent généralement inaperçues. Un intérêt tout récent s'exprime néanmoins dans : Bruno GELAS, "Le traitement de la fiction dans les œuvres romanesques", *Sud*, 1990, p. 7-15, Colette GAUDIN, "Préfaces : genèse de la fiction ou effacement du moi", *Sud*, 1990, p. 17-30, et les Actes du colloque *Marguerite Yourcenar. Aux frontières du texte, Roman 20-50*, 1995.

[2] On consultera, pour s'en convaincre, la postface du recueil de nouvelles *Comme l'eau qui coule*, ou encore les "Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien*", *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

l'occurrence pour une explication littéraire à la Lanson. Dates, sources, influence, identification des éléments stylistiques, rien ne manque au dossier de la création d'*Alexis*.

Rien, sinon peut-être une bonne raison d'être. La facture classique du récit, l'emploi d'une langue que Yourcenar qualifie elle-même de "dépouillée" et de "précise" se seraient bien passés de commentaires. Ceux-ci semblent en outre contredire la pérennité du propos invoquée à l'instant. Si *Alexis* allait tellement de soi, pourquoi l'expliquer ? La préface se place donc sous le signe d'un paradoxe, qui culmine lorsque Gide entre en scène. On me pardonnera d'en citer l'occasion *in extenso*.

Pour ceux qui auraient oublié leur latin d'école, notons que le nom du principal personnage (et par conséquent le titre du livre) est emprunté à la deuxième *Églogue* de Virgile, *Alexis*, à laquelle, et pour les mêmes raisons, Gide prit le Corydon de son essai si controversé. Le sous-titre, d'autre part, *Le Traité du vain combat*, fait écho au *Traité du vain désir*, cette œuvre un peu pâle de la jeunesse d'André Gide. En dépit de ce rappel, l'influence de Gide fut faible sur *Alexis* : l'atmosphère quasi protestante et le souci de réexaminer un problème sensuel viennent d'ailleurs. Ce que j'y retrouve au contraire dans plus d'une page (et à l'excès peut-être) c'est l'influence de l'œuvre grave et pathétique de Rilke, qu'un hasard heureux m'avait fait connaître de bonne heure. En général, nous oublions trop l'existence d'une sorte de loi de la diffusion retardée, qui fait que les jeunes gens cultivés vers 1860 lisaient Chateaubriand plutôt que Baudelaire, et ceux de la fin du siècle Musset plutôt que Rimbaud. Pour moi, qui ne me prétends du reste à aucun degré caractéristique, j'ai vécu mes années de jeunesse dans une indifférence relative à la littérature contemporaine, due en partie à l'étude de celle du passé (c'est ainsi qu'un *Pindare*, d'ailleurs bien gauche, précède dans ce qu'on pourrait appeler ma production ce petit livre sur *Alexis*), en partie à une instinctive méfiance envers ce qu'on pourrait appeler les valeurs de vogue. Des grands livres de Gide où le sujet qui m'occupe était enfin ouvertement traité, la plupart ne m'étaient encore connus que par oui-dire ; leur effet sur *Alexis* tient bien moins à leur contenu qu'au bruit fait autour d'eux, à cette espèce de discussion publique s'organisant autour d'un problème jusque-là examiné en huis clos, et qui m'a certainement rendu plus facile d'aborder sans trop d'hésitation le même thème. C'est du point de vue formel surtout que la lecture des premiers livres de Gide m'avait été précieuse, en me prouvant qu'il était encore possible d'utiliser la forme purement classique du récit, qui autrement eût risqué peut-être de me